

SEMINAIRE 2009-2010

Féminin ?

1^{ère} séance du 7 octobre 2009

Elisabeth Roudinesco énonce, on ne peut plus clairement, ceci, dans *Pourquoi la psychanalyse ? 1* :

« J'ai déjà eu l'occasion de montrer [dans son ouvrage *Généalogies*, Fayard, 1994] que les conditions invariantes nécessaires à l'implantation des idées freudiennes et d'un mouvement psychanalytique sont, d'une part, la constitution d'un savoir psychiatrique, c'est-à-dire d'un regard sur la folie capable de conceptualiser la notion de maladie mentale au détriment de toute idée de possession d'origine divine, et, de l'autre, l'existence d'un Etat de droit susceptible de garantir la libre transmission du savoir.

Or, comme le montre l'émergence, à la fin du XIX^{ème} siècle, du paradigme de l'hystérie, cette conceptualisation passe par une appréhension nouvelle du corps des femmes. Autrement dit, pour que la psychanalyse existe et pour que la rationalité détrône l'idée de possession, il est nécessaire que les femmes deviennent le vecteur de la contestation des formes de domination qui entravent leur subjectivité. Il y a toujours du féminin à l'origine de la psychanalyse, et tout se passe comme si l'émergence de ce féminin était nécessaire à l'accomplissement d'une transformation de la subjectivité universelle. »

Jacqueline Schaeffer, psychanalyste membre de la SPP, est l'auteur d'un livre récemment paru aux PUF, intitulé « Le refus du féminin ». 2 Elle rappelle que Sigmund Freud désigne le « refus du féminin » comme un roc, une part de l'énigme de la sexualité. Elle écrit que « L'énigme n'est pas tant celle du refus du féminin que celle du féminin érotique, génital, et de sa création par la jouissance sexuelle », précise-t-elle.

Ainsi, comment comprendre le féminin en psychanalyse ? La haine du féminin, ou bien le pouvoir de fascination qu'il exerce aussi bien sur les hommes que sur les femmes elles-mêmes ? On pourrait dire, intriquant intimement la haine et l'amour, comme il se doit et s'observe tous les jours jusque dans la clinique analytique, l'*hainamoration du féminin*, pour reprendre à Lacan ce terme qui lui permet de sortir de cette *ambivalence*, ou envie-balance qu'il n'appréciait guère au niveau de la question du transfert.

1. Elisabeth ROUDINESCO, *Pourquoi la psychanalyse ?*, Arthème Fayard, 1999, Flammarion, Champs, 2001, p. 171-172.

2. Jacqueline SCHAEFFER, *Le refus du féminin*, PUF, collection Quadrige, 2008.

Was will das Weiss, « Que veut la femme ? », c'est l'interrogation que Freud adressera, sur le tard de son œuvre, à Marie Bonaparte, pour ne pas avoir lui-même eu le sentiment d'y répondre comme il convient.

La série : *femme, féminin, féminité*, et tous les « dits », *sexualité dite féminine, jouissance dite féminine, masochisme dit* (par Freud lui-même) *féminin*, etc., sont autant de termes, de notions, voire de concepts que l'on a trop souvent tendance, sinon à confondre, à tout le moins, à télescoper les uns dans les autres.

Mais redisons-le tout net : le féminin n'est pas l'apanage des femmes. Elles n'en ont pas l'exclusivité et quelques hommes, parfois... Comme le masochisme dit féminin par Freud, le féminin peut concerner les deux sexes. Mais pas dans des proportions égales, bien entendu, et c'est là un premier problème !

Le féminin doit être, alors, abordé comme une figure de l'altérité... LA figure de l'altérité ? Le féminin, ...c'est l'Autre !

Le problème le plus important, c'est que, du féminin, eh bien, ...il n'y a pas de représentation inconsciente, de représentation dans l'inconscient. Ou plutôt, faudrait-il dire, que toute représentation consciente avec laquelle on cherche constamment culturellement à l'incarner, telle la figure de la vierge, celle de la sorcière, celle de la putain, celle encore de l'amazone, voire aussi celle de l'étrangère, ou encore celles de l'homosexuelle, de l'artiste, etc. échoue. Tout mode (pictural, sculptural, théâtral, poétique, romanesque, cinématographique, etc., de représentation, au dernier instant, vire à l'échec, avec ce sentiment que le féminin se situerait, à chaque fois, dans chaque figure mise en scène, soit en-deçà de ce qui est mis en avant, soit au-delà, en tout cas c'est jamais complètement là, c'est jamais tout à fait « ça », cela semble être toujours ailleurs, en somme toujours *Autre*.

Pas étonnant, ... puisque le féminin s'avère être cette part toujours « Autre », qui est en chaque être humain, qu'il soit « femme » ou « homme », cette part dont il se trouve qu'elle ne peut pas être saisie par la parole, cette part qui va, inmanquablement, questionner l'analyste dans la pratique de chacune des cures qu'il a à mener, et, spécialement, on l'aura deviné, qui va les interroger, lui et son analysant(e), au moment ultime de la cure, non pas à son « terme », mais précisément à sa « fin », soit à ce qu'on appelle chez les élèves de Lacan, son bouclage.

Alors, comment aborder, cette année, le *féminin* ?

On l'abordera après avoir fait sienne la lecture du séminaire que je lui ai déjà consacré, en 2005-2006, sous le titre de « Autour du féminin ». Si vous

n'avez pas lu ce séminaire, vous pouvez toujours demander à notre secrétaire générale de l'école, Elisabeth Gaudemer, ici présente, qu'elle vous transmette les notes des séances par internet interposé.

Doit-on l'aborder par sa face de Réel, soit d'indicible rencontre, *tuchè* disaient les Grecs de l'Antiquité (ce qui s'oppose à *automaton* chez Aristote), c'est-à-dire impossible à symboliser ou représenter ? Doit-on l'accoster par sa face projective culturellement déterminée qui se déplie, se réplique, puis se transforme dans l'Histoire, par sa face, donc, d'Imaginaire, que j'ai nommé la *féminité* ? Doit-on, enfin, l'atteindre par sa face de Symbolique, discours sans parole, mais production littéraire ou artistique, l'atteindre donc par la lettre, par le trait ou par la trace ?

Mais si le *féminin* se présente toujours comme une question *Autre*, il s'agira pour nous de l'aborder, ... *Autrement* !

Comment ?

Nous remarquerons que ce sont les hommes qui se montrent, paradoxalement, les moins bien placés pour nous en dire quelque chose qui puisse, un tant soit peu, nous faire avancer dans notre question. Pourquoi ?

Non pas parce que ce sont des « hommes » et non pas « des femmes ». Mais, parce que, les hommes, à les entendre, ne semblent parler que de cela, de ce mystère, de cette énigme pour eux, et, selon deux attitudes, deux comportements, deux modes d'actions qui, cependant, se rejoignent dans une abstraction stérile : - soit le *féminin* leur fait horreur, et celle-ci se transforme immédiatement en *Horror feminae*, ils le fuient ou l'agressent, cherchent à le mettre en esclavage, en tous les cas à devenir son *maître* ; c'est la violence de la domination, qui vise une mise à distance, qu'ils exercent sur les femmes et leurs corps qui, alors, domine le tableau ; - soit le *féminin* les fascine, alors ils s'y consacrent sur le mode nécessairement – je dis bien « nécessairement » - *pervers* de la vénération, de la sacralisation et de l'adoration passionnelle.

Alors ? Si on ne peut l'aborder par les hommes au risque de se fourvoyer pour éclairer délicatement une question de cet ordre, vers qui peut-on se tourner ? Les femmes ? Mais oui, bien sûr, ... mais pas n'importe lesquelles. Celles qui disent, à bien les entendre, à bien les lire, qui disent *mezzo vocce* ou *fortissimo* que seules, elles, savent comment il faut aimer une femme, par ce que, elles, seules, savent ce qu'est *La femme*, ce qu'une femme attend, et attend spécialement de l'amour, ce qui la différencie irrémédiablement d'un homme, de l'homme et de son foutu phallus, dont il ne sait même pas se servir, disent-elles, pour satisfaire *La femme*. Donc, elles, savent ! C'est de l'ordre du *savoir*. Et cela nous intéresse. Elles savent le féminin, en tant que radicalement autre que le masculin, exclusivement phallique. Elles savent faire jouir..., elles savent la jouissance féminine.

Elles savent, en un mot, le *féminin* !

Nous partirons ainsi du cas princeps d'homosexualité féminine de la littérature psychanalytique – que je vous suppose, un tant soit peu, avoir lu, une ou plusieurs fois au moins, sinon allez le lire d'urgence pour, après, nous rejoindre -, nommément du cas d'homosexualité que Freud apporte en 1920 à la psychanalyse, que l'on appelle communément dans le milieu « la jeune homosexuelle », dont le titre de l'article qu'il lui consacre est en fait « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »³

Nous nous servons de la publication d'Ines Rieder et Diana Voigt, *Sidonie Csillag – Homosexuelle chez Freud - Lesbienne dans le siècle* 4, des interventions de Jacques Lacan aux séances des 9, 16 et 23 janvier 1963 de son séminaire *L'angoisse* 5, du chapitre 2 du livre II de l'ouvrage de Sylvie Sesé-Léger, *L'Autre féminin* 6, et, sans aucun doute, de quelques autres des nombreux commentaires consacrés à ce sujet, au fil de l'avancée de notre travail.

Vous trouverez, ou retrouverez le texte de l'article de Freud, vingt-cinq pages en quatre parties, concernant « la jeune homosexuelle », et en Français dans le recueil *Névrose, psychose et perversion* 7 ; il s'agit d'une étude du cas de l'année 1920.

C'est encore, pour Freud, un cas qui rate. Un cas raté ! Comme Dora, l'Homme aux loups, etc... A peu près tous les cas majeurs de Freud sont des cas « ratés ». Mais donc un cas qui enseigne, qui enseigne fortement et durablement la psychanalyse et ses psychanalystes.

Freud présente d'emblée la jeune homosexuelle, Sidonie (Margarete) Scillag, née à Vienne au moment où il publie *L'interprétation des rêves*, soit en 1900, et qui décédera, toujours à Vienne, en 1999, ainsi :

« Une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, issue d'une famille de rang social élevé, a suscité le déplaisir et le souci de ses parents par la tendresse avec laquelle elle poursuit une dame « du monde » de quelque dix ans plus âgée. Les parents soutiennent que cette dame, en dépit de son nom distingué, n'est rien d'autre qu'une cocotte. Ils n'ignorent pas qu'elle vit chez une amie mariée avec laquelle elle entretient des relations intimes, tandis qu'en même temps elle conserve des rapports amoureux épisodiques avec un certain nombre d'hommes. La jeune fille ne conteste pas ces vilains racontars, mais ne se laisse pas

3. Sigmund FREUD, *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, GW XII, 271-302, Paris Gallimard, 1966.

4. Ines RIEDER, Diana VOIGT, *Sidonie Csillag – Homosexuelle chez Freud – Lesbienne dans le siècle*, traduit de l'allemand par Thomas Gindele, EPEL, 2003.

5. Jacques LACAN, *L'angoisse*, séminaire 1962-1963, livre X, Seuil, 2004.

6. Sylvie SESÉ-LÉGER, *L'Autre féminin*, Paris, éditions CampagnePremière, collection un parcours, 2008.

7. Sigmund FREUD, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, 2002, 2005, p. 245-270, *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität*, GW, XII.

détourner pour autant de sa vénération pour la dame, bien qu'elle soit fort éloignée de manquer du sens de la décence et de l'honnêteté. Nulle interdiction, nulle surveillance ne la retiennent de mettre à profit chacune des rares occasions qu'elle peut avoir de se retrouver avec celle qu'elle aime, de s'enquérir de ses habitudes et façons de vivre, de l'attendre devant la porte de sa maison ou à des arrêts de tramway, de lui envoyer des fleurs, etc. Il est manifeste que chez la jeune fille cet unique intérêt a dévoré tous les autres. [...] ».⁸

Freud est très précautionneux : il protège sa patiente et sa famille, lui garde l'anonymat, ne lui invente même pas un prénom fût-ce-t-il fictif. C'est apparemment raté en quoi ? Au moment précisément du dénouement bien prématuré de cette aventure psychanalytique. Freud, en effet, abrège lui-même, la cure. N'est-il pas fait, ou plus fait, à 64 ans, pour s'occuper d'un cas d'une jeune fille de 18 printemps ? Freud, trop vieux ? La jeune homosexuelle n'est pourtant pas sans lui rappeler toutes les jeunes filles en fleur auxquelles il a pu se confronter, auprès desquelles il a eu à connaître les avatars de leurs symptômes hystériques les plus coriaces les uns que les autres et grâce auxquelles, quand même, il n'a rien de moins inventé que la psychanalyse ! : Anna, tout d'abord, Anna sa fille. Anna Freud, qui remarquons-le, était entrée en analyse avec son Sigmund Freud de père au moment même où celui-ci se mettait à rédiger le cas de la jeune homosexuelle. Puis Dora qui, rappelons-le également, l'avait quitté. Mais aussi Anna O, précédemment et toutes ses compagnes qui figurent dans les *Studien über Hysterie* de 1895.

Qu'est-ce qui interpelle à ce point Freud ? Et à quel niveau l'est-il ? Ce qui est clair, c'est qu'il est interpellé au niveau de ce que Lacan appellera son désir : précisément, son *désir d'analyste*, le fameux désir X, désir énigmatique de l'analyste, celui que Lacan voulait repérer avec le dispositif dit de *La passe*, dans son école, l'Ecole Freudienne de Paris, à partir de sa *Proposition* de 1967 ⁹. Mais interpellé, il l'est aussi par cette jeune femme qui semble se tenir toujours sur le bord, elle-même, dans une hésitante passe, d'un passage, d'un virage à faire, à prendre ou à produire pour servir son destin de femme.

Cette analyse s'avéra ultra-courte. Elle dure quatre mois ! Il a été noté qu'une paire de signifiants oriente tout le texte de ce compte-rendu du cas en le scandant. Il s'agit de « haut » et « bas ». De « la famille de rang social élevé » comme on traduit dans la nouvelle traduction des œuvres complètes de Freud en français ¹⁰, ou de « la famille socialement haut placée » dans la traduction traditionnelle que j'utilise d'abord ici avec vous, celle des PUF de 1973, il y a de

8. *Psychogenèse...*, opus cité, p. 245-246.

9. Jacques LACAN, *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*, in *Scilicet* N°1, Seuil, 1968 p. 14-30. Ou in *Autres Ecrits*, Seuil, 2001, p. 243-259.

10. Sigmund FREUD, « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920) Œuvres Complètes de Freud (OCF. P.), vol. XV. p. 235 ;

la hauteur,...hauteur de laquelle Sidonie Scillag va chuter, et socialement dans le regard et l'estime des siens, et physiquement, lorsque aux bras de sa dulcinée elle va rencontrer le regard courroucé de son père qui croise à cet instant leur chemin : Sidonie saute alors du pont où elle se trouve sur le voie du chemin de fer de la ville quelques mètres en contrebas, elle, littéralement en Allemand, se jette en bas, *niederkommen*. Et *niederkommen*, en Allemand, ce verbe qui veut dire littéralement « venir bas », vous le savez sans doute, il signifie à la fois « tomber » et « accoucher », « mettre bas ».

« Au désespoir de perdre sa bien-aimée pour toujours elle voulut se donner la mort. Mais l'analyse permet de découvrir derrière son interprétation une autre interprétation allant plus au fond des choses et que les rêves de la jeune fille pouvaient confirmer. Comme on pouvait s'y attendre la tentative de suicide signifiait encore deux choses de plus : un accomplissement de punition (autopunition) et un accomplissement de désir. De ce dernier point de vue elle signifiait la victoire du désir dont la déception l'avait poussée dans l'homosexualité, à savoir le désir d'avoir un enfant de son père, car elle « tombait » maintenant par la faute de son père. » 11

Il est intéressant de noter que parmi les pulsions en cause, c'est ici la pulsion scopique qui s'impose. Nous remarquerons alors que cela fonctionne comme dans le fétichisme qui est, vous le savez, la perversion masculine dominante. On a affaire, ainsi, avec Sidonie Scillag, concernant ses relations objectales, à la métonymie, bien plus qu'à la métaphore, c'est-à-dire, à un déplacement. Qu'est-ce à dire ? Eh bien,...derrière le père,...il y a la mère. Derrière le père de Sidonie il y a cette étrange mère narcissique et anxieuse, pour laquelle sa fille ne représente qu'un danger constant pour la suprématie qui doit rester la sienne dans le domaine de la féminité. Et la relation au père n'est que la suite métonymique du lien à la mère. C'est la mère qui déçoit avant que le père, en ce même registre de la déception, ne la déçoive à son tour. Ce lien à la mère aura été désastreux, car ravageant, pour la femme en devenir qu'était Sidonie.

« La position de la mère de la jeune fille n'était pas aussi facile à percer. Elle était une femme encore dans la jeunesse et qui manifestement ne voulait pas renoncer à la prétention de plaire elle-même par sa beauté. » 12

Un auteur comme Serge André pose alors la question, à propos de Sidonie Scillag, « de savoir si la relation au père, qui s'instaure dans l'Œdipe proprement

11. S. Freud précise en note (2) « Ces interprétations du mode de suicide par des accomplissements de désirs sexuels sont depuis longtemps familières à tous les analystes. (S'empoisonner = devenir enceinte ; se noyer = enfanter ; se précipiter d'une hauteur = accoucher, *niederkommen*.) version PUF, 1973, p. 261.

12. *Idem*, p. 247.

dit de la fille, fait fonction de métaphore ou seulement de métonymie à l'égard de la relation à la mère » ? Il insiste en disant que, dans la sexualité féminine, le lien entre le pénis envié et l'enfant souhaité du père paraît n'être lui-même qu'une métonymie, plutôt qu'une métaphore. Il précise plus loin, en ajoutant que « ce passage du pénis à l'enfant ne semble pas réaliser la production d'un signifié nouveau – critère qui signe la métaphore. » 13

C'est en effet exclusivement le regard qui domine dans le jeu pulsionnel de Sidonie et l'on ne retrouve ainsi, chez elle, aucun signifiant qui soit évocateur de l'ouverture féminine, toute communication corporelle entre l'intérieur et l'extérieur est absente, les orifices corporels sont comme évités, contournés. Par exemple, la scène de la chute, remarquons-le, est essentiellement une scène de la chute de l'image, c'est-à-dire du *moi idéal*, d'un moi idéal non consolidé, non bordé, par l'*idéal du moi*. Cette distinction freudienne entre *Ideal-Ich* et *Ich-Ideal* est repérée et dépliée par Jacques Lacan, dans son séminaire *Les écrits techniques de Freud*, de 1953-1954, où il énonce : « L'idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire. » Ne faut-il pas ici apercevoir la problématique de Sidonie sur un tel versant, celui où elle ne peut prendre appui sur les idéaux plus que vacillants de ses parents ?

« La régulation de l'imaginaire dépend de quelque chose qui est situé de façon transcendante [...], le transcendant dans l'occasion n'étant ici rien d'autre que la liaison symbolique entre les êtres humains. » 14

Lacan poussera jusqu'à son terme ultime l'interprétation de Freud : il nomme ainsi *perversion*, la position sexuée de Sidonie, la jeune fille homosexuelle, à l'égard de son objet d'amour homosexuel. Et le lien à l'enfant qu'elle entretient - Sidonie nourrit à l'adolescence un fort penchant pour les mères et leurs jeunes enfants -, il n'hésite pas à le nommer *fétichiste*.

Et il faut ici citer le travail de Michèle Montrelay dans son article de 1970, « Recherches sur la féminité », publié dans la revue *Critique*, n°278, mais aussi repris avec d'autres travaux dans son ouvrage majeur *L'ombre et le nom, Sur la féminité*, en 1977. Dans « Recherches sur la féminité », Montrelay définit la féminité comme « l'ensemble des pulsions « féminines » (orales, anales, vaginales), en tant que celles-ci résistent aux processus de refoulement. Ainsi, à la suite d'Ernest Jones, de Mélanie Klein et Françoise Dolto, elle comprend les expériences archaïques vaginales de la petite fille comme étant ordonnées en fonction des schèmes oraux-anaux. La sexualité précoce, dit-elle, « tourne

13. Serge ANDRE, *Que veut une femme ?*, Paris, Seuil, 1995, p.177, puis p. 186.

14. Jacques LACAN, *Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, Le Séminaire, Livre I, Paris, Seuil, 1975, p. 161-162.

autour d'un seul orifice, organe à la fois digestif et vaginal, qui tend, indéfiniment, à absorber, faire sien, dévorer [...]. »¹⁵ Cet « organe-trou insatiable » compromet ainsi le rapport de la femme à la castration et à la loi. Cette vie-là du corps sensuel, ouvert à l'Autre, est précisément absente du paysage de Sidonie ou, à tout le moins, elle n'arriva pas jusqu'à l'oreille de Freud.

Il faut croiser le récit du cas de Freud avec celui qui figure, sur quatre cents pages, du à Ines Rieder et Diana Voigt, *Sidonie Scillag, Homosexuelle chez Freud, Lesbienne dans le siècle 16*, pour mieux appréhender ce que fut sa vie, replacée dans le contexte des personnages qu'elle connut. Ces deux auteurs racontent, par exemple, la première rencontre avec Freud. « La première fois, elle était tellement excitée qu'elle a fait une révérence en entrant et voulait même honorer Freud d'un baisemain, ce qu'il a refusé d'un geste. C'est la seule fois où elle l'a vu sourire. Depuis il est très sérieux et tout à fait inaccessible. Pourtant il n'est pas antipathique, il a une belle barbe blanche taillée courte et un regard doux et intense qui l'examine quand il l'accueille et quand il la congédie. »¹⁷ Ne peut-on pas voir ici, dans cette scène, combien le transfert existât bien, mais qu'il ne put déployer toutes ses potentialités. On voit aussi quelle est la position sexuée de Sidonie et quel est son choix d'amour érotique avec l'acting du baisemain. En effet, il faut savoir que Sidonie raconte elle-même qu'elle *dévorait du regard* ses amoureuses,...mais aussi *baisait leurs mains*, tel, par exemple non anodin, le Chevalier à la Rose, personnage en qui elle aimait passionnément se travestir.

C'est donc bien la pulsion scopique qui domine et oriente la libido de Sidonie. C'est là que se situe pour elle l'énigme, c'est-à-dire du côté du voir. On sait que pour s'intégrer dans la société viennoise, le père avait caché ses origines juives. En s'affichant avec des femmes voyantes telle que Léonie Von Puttkamer, Sidonie trouble les fondements instables de l'honorabilité familiale, risquant de révéler la faille paternelle de la rupture identitaire. Juif converti, il n'aura pas permis à sa fille de trouver elle-même, habitée d'un sentiment d'incertitude, sa position sexuée de femme, sa déclaration de sexe. Le *féminin* est, lui aussi, demeuré comme figé dans une filiation triturée et interrompue à cause de l'ambition et du mensonge paternels. Freud, cependant, aura entendu son voyeurisme et son exhibitionnisme, pourtant l'apanage habituel plus courant chez la gente masculine. Freud le dit ainsi : « Divers indices renvoyaient à un plaisir-désir de regarder et d'exhiber autrefois très fort. »¹⁸ Dont l'origine, disait-il ressortissait de « l'action réunie de la disgrâce maternelle et de la

15. Michèle MONTRELAY, « Recherches sur la féminité », in *Critique*, n°278, 1970 et *L'ombre et le nom, Sur la féminité*, Paris, Minuit, 1977, p. 67 et 68.

16. Sidonie Scillag, *op.cit.*

17. *Ibid.*, p. 47.

18. « Psychogénèse... », OCF., *op. cit.*, p. 260.

comparaison de ses propres organes génitaux avec ceux du frère [aîné], dans le cadre d'une forte fixation à la mère. »¹⁹ C'est, pour elle, un véritable et très grave traumatisme scopique qui l'envahit alors. Et la voie vers l'inconnu, le mystère du visible et de l'invisible lui sera dorénavant barrée.

« Vive, querelleuse, pas du tout disposée à rester en retrait derrière son frère de peu son aîné, elle avait, depuis cette fameuse observation de leurs organes génitaux, développé une puissante envie de pénis dont les rejets emplissaient toujours sa pensée. Elle était proprement une féministe trouvant injuste que les jeunes filles ne pussent jouir des mêmes libertés que les garçons et se rebellait d'une manière générale contre le sort de la femme. A l'époque de l'analyse, grossesse et enfantement étaient pour elle des représentations désagréables, y compris, à ce que je suppose, à cause de la déformation corporelle qui y est liée. C'est sur cette défense que son narcissisme de jeune fille s'était replié, lui qui ne se manifestait plus comme fierté d'être belle. »²⁰

Mais ce sera bientôt la rupture. Freud ne supportait pas sa fausse indifférence : « Un jour où je lui exposais un morceau particulièrement important de la théorie et qui la concernait de près, elle déclara avec une intonation inimitable : « Ah, mais c'est très intéressant », comme une femme du monde guidée dans un musée et qui examine à travers un face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents. »²¹

Freud entend bien ce qui se passe dans le transfert : le ressentiment et la vengeance contre son père... Mais ce bombardement continu, cela l'énerve bien trop ! Un transfert négatif, ce n'est pas drôle, même si cela permet d'avancer souvent spectaculairement, ... sauf si ça casse. Là, c'est Freud qui va casser. Il a très tôt réagi aux rêves idylliques que lui présente une Sidonie enjouée, lui racontant qu'elle allait se mettre à désirer un homme, les hommes, se marier peut-être et quoi encore ? Tout ce qu'un Freud, au service de ses parents, était censé la voir réaliser pour la paix de ménages... ! Une mutation de gentille fifille rentrant sagement dans la norme hétérosexuelle. Freud ne se laisse pas embobiner par ses rêves mensongers de contes de fée. Freud rompt. A-t-il raison, a-t-il tort ?

Je pense qu'il a eu tort. On n'est pas là, nous, les analystes, pour insupporter les analysants. On est là pour se les infuser. C'est à eux de venir, comme c'est à eux de partir. Rarement les jeter dehors. Sauf ? Sauf en quelques cas. Pas en celui-ci. Car en foutant Margarete Scillag à la porte, il rate quelque chose qui est, encore, de l'ordre du transfert. Souvenez-vous du ratage avec

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 259-260.

21. *Ibid.*, p. 253 et 254.

Dora, en 1901, sur cette même question du transfert. Le transfert, avec ces rêves à l'envers reste en train de s'entrouvrir, d'une certaine manière. Mais la colère de Freud n'a qu'un effet : le refermer.

Lou Andréas Salomé, sa « chère Lou », comme il l'appelle, dont les avis comptaient toujours beaucoup pour lui, lui fit part de son impression :

« Dans la dernière brochure (VI, I), j'ai longuement suivi par l'esprit votre cas d'homosexualité. Quel dommage qu'il ait été interrompu ! Derrière son transfert négatif sur vous se cachait pourtant le transfert originaire et positif au père ; est-ce que par *la mise en acte* du transfert négatif, cette cause première n'aurait pas fini par surgir ? »²²

Mais Freud rompt là ! Il lui conseille de continuer avec une femme (?) !

Bref, autant dire qu'il la laisse, littéralement, « tomber » !

Une dernière scène qu'elle raconte est encore lourde du transfert en souffrance, car dans son souvenir, au moment de lui dire adieu, Freud avait, par ses propos peu amènes, confirmé son interprétation : « Vous avez des yeux si rusés... Je n'aimerais pas vous rencontrer dans la vie en tant que votre ennemi. »²³ Freud avait-il rencontré, à cet instant, le réel ?

Présentation par courrier *internet* du séminaire 2009-2010 d'Alain Didier-Weill

Le réel dit la vérité mais ne parle pas: nous avons tous un rapport à la réalité silencieuse que nous recevons comme quelque chose de l'ordre du vrai qui ne peut pas passer par le chemin de la parole.

Le réel peut être évoqué ou invoqué, son invocation peut être énoncée par certains signifiés comme «impossible», «inexprimable» mais ces signifiés ne délivrent en rien le réel...

La poésie : par l'intermédiaire des mots transmet un bien dire où se transmet un mi-dire du réel, quelque chose du réel se transmet en silence, entre les mots (un ange passe)...

La psychanalyse peut-elle transformer la parole du sujet en une invocation poétique ?...

Alain Didier-Weill

22. Lou ANDREAS-SALOME, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Lettre du 20 juillet 1920, (Francfort) 1966, Paris, Gallimard 1970, p. 130-131.

23 . Sidonie Scillag, *op. cit.*, p. 77.